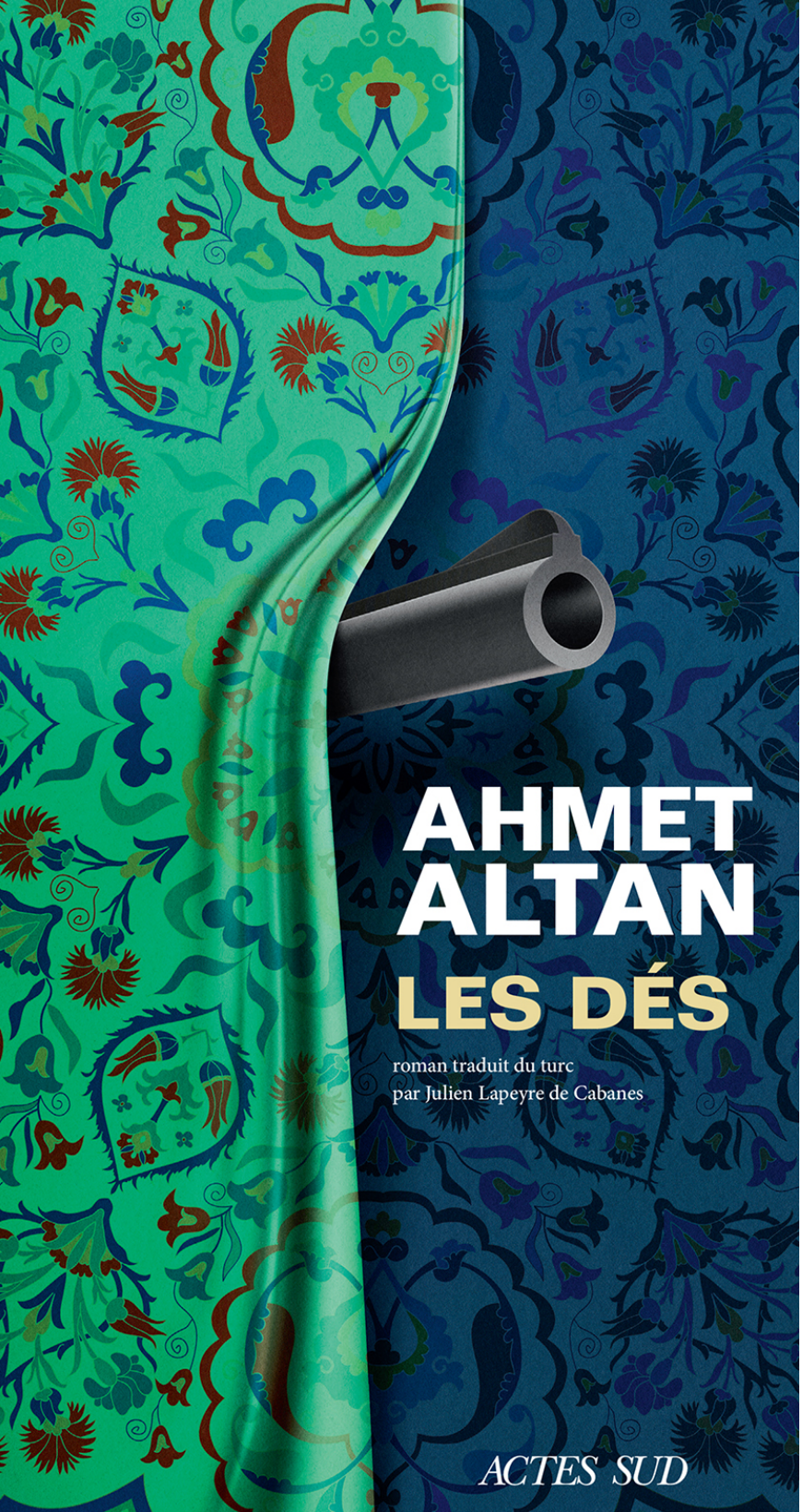


AHMET ALTAN

LES DÉS

roman traduit du turc
par Julien Lapeyre de Cabanes

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

COMME UNE BLESSURE DE SABRE, Actes Sud, 2000.
L'AMOUR AU TEMPS DES RÉVOLTES, Actes Sud, 2008.
JE NE REVERRAI PLUS LE MONDE (prix André Malraux), Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1773.
MADAME HAYAT (prix Femina étranger, prix *Transfuge* du meilleur roman européen), Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1898.

L'extrait de poème cité p. 86 est tiré de "Pour une amie", in *Requiem*, traduction de Lorand Gaspar, Seuil, 1972.

Titre original :
Zarlar
© Ahmet Altan, 2023

Illustration de couverture : © Eiko Ojala

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-18420-9

AHMET ALTAN

Les Dés

roman traduit du turc
par Julien Lapeyre de Cabanes

ACTES SUD

Inspiré de faits réels

I

La formation d'une âme comme celle de Ziya, né au monde avec sa part de ténèbres, nécessitait une personnalité qui sorte de l'ordinaire, une admiration dont la violence et le sang traçaient les contours, et des coups durs. Cette tâche – façonner suivant les aspérités de sa nature une âme qui n'entrerait dans aucun moule –, Arif Bey, son frère aîné, l'eut facile. Il était le héros de Ziya, celui qu'il admirait et suivait aveuglément. Un jour, alors qu'il n'avait pas quatre ans et qu'ayant trébuché la tête la première, il grimaçait au bord des larmes, il entendit une voix dure et tranchante lui prodiguer cet avertissement décisif : "Un homme ne pleure pas…"

Arif Bey n'en dit pas davantage, et Ziya ne pleura plus jamais.

Il y avait dans cette expression dont il saisissait à peine le sens – "un homme" – une telle puissance de fascination et de mystère qu'après avoir reconnu, encore tout enfant, que ce mot d'homme était le plus grand, il devint l'esclave volontaire du concept de virilité. "Être un homme" déterminerait toute son existence.

Trois ans plus tard, l'expression fut complétée : "Un homme d'honneur…"

L'admiration suscitée par la légende sanglante d'Arif Bey avait suffi, par l'entremise de ces trois mots, à façonner l'esprit rude et sombre de Ziya. Son âme avait trouvé la forme, fatale et prête pour l'histoire, qui convenait à sa nature.

Plus tard, il apprendrait que son devoir n'était pas seulement de défendre son honneur personnel, mais aussi celui de sa famille et du peuple tcherkesse auquel ils appartenaient.

Le ruisseau qui coulait en contrebas de leur maison, aux couleurs variant au gré de celles du ciel, rejoignait, cinq cents mètres plus loin, les flots puissants du Bosphore d'Istanbul. Au pied des deux niveaux de leur maison en bois, au-delà de leur jardin planté d'arbres fruitiers, s'étendait une vaste prairie, dont une extrémité touchait à la mer, l'autre étant formée par un bois, de petite taille mais que les enfants regardaient comme plein de mystère. Ils grandissaient dans l'habitude du bruit des eaux aux tons changeants, du chant des oiseaux, de l'odeur des fruits et de l'herbe, du silence rassurant qui enveloppait tout cela.

Ils vivaient sans crainte et insouciants, au début des années 1900, dans la capitale d'un empire en décomposition, au milieu d'un peuple qui avait pour condition la misère et la peur. Arif Bey, grand, bel homme, toujours élégamment vêtu, n'était pas de ceux qui avaient peur, mais de ceux qui inspiraient la peur. Il comptait parmi les plus connus, les plus craints et les plus respectés des nombreux caïds armés d'Istanbul, ceux qui, pourvu qu'ils obéissent au sultan, avaient la latitude de commettre tous les crimes. La force de ses poings, dans le monde de la pègre, était contée avec des accents légendaires.

Comme tous les grands voyous, il se battait rarement, mais devait-il le faire que, sans s'embarrasser même d'une arme, il envoyait valser son adversaire d'une seule gifle, de telle façon que l'autre ne s'en relevait pas.

À cette époque, la plupart des pachas à épaulettes lamées d'argent et aux torses bardés de médailles étaient liés à des bandes criminelles ; la rumeur disait qu'Arif Bey appartenait au vaste et redoutable clan qu'un certain pacha, aide de camp du sultan, employait pour terroriser son monde, cependant personne n'en avait la preuve. Sur lui-même et ses activités, il taisait tout à ses frères, mais sa terrible renommée, les exploits qu'on racontait sur son compte, toujours avec déférence, se répandaient dans les quartiers et dans les rues comme le vent du matin, jusqu'à atteindre ses frères et se graver en eux.

Ziya aimait et craignait son aîné. C'était le seul homme dont il n'avait pas honte d'avoir peur. Autant il était dans sa nature de ne pas avoir peur des autres, autant craindre son frère lui était naturel. Les deux sentiments, l'amour et la peur, fusionnant en une admiration immense que rien ne pouvait abîmer ni défaire, étaient comme le sceau de son esprit.

Des voyous amis d'Arif Bey leur rendaient parfois visite, ils s'attablaient dans le jardin, parlaient de vieilles histoires et de truands célèbres. Tous ces hommes n'étaient pas grands et forts comme Arif Bey ; on trouvait aussi des petits formats, même des avortons. Ce qui les rendait aussi terribles, ce qui terrifiait toute la ville, c'était la noirceur de leurs yeux, cette détermination à se jeter à tout instant dans un combat mortel. Ils étaient prêts à mourir

et à tuer. Tous étaient bons cogneurs, bons tireurs. Chacun d'eux avait déjà affronté la mort et surmonté l'épreuve avec bravoure. Leur gloire en était le dû.

Ziya et son autre grand frère, Hakkî, écoutaient leurs récits affalés au pied d'un arbre. Les leçons inoubliables qu'ils tiraient de ces conversations, autant que des conseils d'Arif Bey, étaient des jalons pour l'avenir : un homme n'a peur de rien, pas même de la mort ; la couardise est la plus grande honte. Ils apprenaient comment tel caïd avait foncé seul sur un groupe de sept hommes, comment tel autre avait accueilli sans même un battement de cils le pistolet qu'on lui braquait sur la tempe. Un homme, avait-il à choisir entre son honneur et sa vie, devait choisir l'honneur. Mourir valait toujours mieux que de vivre dans le déshonneur. Personne ne se moquait d'un homme d'honneur ; le châtiment de ces moqueries était la mort. Arif Bey et ses amis croyaient à ces lois, et vivaient selon elles.

D'un côté, les deux frères écoutaient les conseils de leur aîné en matière de corps à corps, les aventures des caïds d'autrefois qu'on racontait à table, et regardaient l'aîné remplir de poudre ses cartouches, et portaient son calibre ; de l'autre, ils traversaient le ruisseau pour recevoir une éducation à l'école du quartier. Et ils étaient bons élèves. Ainsi le voulait leur aîné.

Les enfants de l'école craignaient les deux frères, surtout Ziya. Personne, en réalité, n'osait chercher querelle aux frères d'Arif Bey, mais Ziya, lui, se jetant dans des bagarres qui ne le concernaient pas directement, n'hésitait pas à défier plus grand que lui. Il se livrait à toutes sortes de folies imprévisibles. Un jour, inspiré par une histoire qu'il avait

entendue il ne savait plus où, il posa un verre sur sa tête et dit à Hakkî : "Allez, tire ! On va voir si tu touches !" Dans tous ces épisodes, son sens inné de la bravacherie, sa volonté de susciter l'admiration jouaient autant que le désir qu'il avait de se prouver à lui-même son courage et d'en repousser sans fin les limites. Une peur folle l'étreignait à l'idée que quelque chose, un jour, puisse lui faire peur : alors il n'entrerait pas parmi les hommes d'honneur… Dans la pègre, croyait-il, il n'était pas de pire infamie. En dehors de ce châtiment terrible, synonyme de honte éternelle, il ne prenait rien au sérieux, ne trouvait rien qui méritât de l'être. Le sentiment de la peur, dès l'enfance, avait pour lui changé d'aspect : toutes les peurs, la mort incluse, s'étaient comme fondues et effacées dans la peur de vivre déshonoré.

Ziya avait dix ans, Hakkî treize, le jour où Arif Bey les appela pour les conduire dans le petit bois, où il leur mit un pistolet dans la main. C'était une journée calme et ensoleillée de mi-septembre, l'air clarifié s'amincissait en vue de l'automne, des lignes rougeoyantes apparaissaient à la frange des feuilles épuisées par l'été. Une fraîcheur mouillée baignait le pied des arbres. Ils humaient l'odeur d'acier du pistolet, le parfum d'huile de graissage avec laquelle on avait nettoyé le canon des restes de poudre. Un mélange enivrant.

Jamais de toute leur vie ils n'oublièrent ce jour. Hakkî était bon tireur, mais bien vite il apparut que Ziya, dans ce domaine, avait un don spécial. Quand il tenait le pistolet, l'arme faisait corps avec lui, il pointait le canon vers la cible avec autant de facilité que si c'était son doigt, touchait tout ce qu'il

voulait. Et, bien qu'étant un garçon plutôt morose, son expression revêche s'effaçait quand il tirait ; il souriait, de bonheur, avec une innocence presque tendre. C'était comme si son innocence était enfouie sous sa sauvagerie, et qu'en s'ensauvageant, il gagnait en innocence.

Les compliments d'Arif Bey s'ajoutant à son talent pour le tir, il commença à se voir supérieur à tous les autres, à l'exception de son grand aîné, une conviction qui s'enracina et s'endurcit avec les ans. Il en vint à confondre sa force avec celle de son frère, et à considérer la légende de l'aîné comme une part intégrante de lui-même.

Tels les esprits de la forêt qui, sans s'en rendre compte, passent leur existence dans des taillis peuplés de monstres, les deux cadets, se sentant protégés, vécurent ainsi des années dans l'admiration d'eux-mêmes et de leur aîné. L'âme inquiète de Ziya, dans cette quiétude sereine, acquit la solidité nécessaire à l'arpentage des frontières brumeuses où la vie et la mort se guettent en chiens de faïence.

Il se fit bientôt de lui-même un portrait idéal, une image fantasmée. Elle était comme un voile : tendu entre les faits et ses rêves, déformant la réalité au gré de ses fantasmes. Il vivait dans un autre monde, un univers recréé par son imagination, parallèle aux lois de l'existence réelle. C'était comme une maladie, constitutive de son être, d'où il tirait pourtant une force et une assurance immenses. Ainsi passèrent ses années d'enfance, dans ce mélange heureux de lucidité et d'ivresse où il cherchait sans cesse à se prouver sa virilité, et y parvenait.

Un soir, la réalité fit irruption dans sa vie sous des traits inconnus.

Arif Bey avait une face cachée que ses frères ignoraient : il aimait, autant sinon davantage que les femmes, les jeunes garçons. Le premier de ses deux favoris était Manolakis, jeune serveur d'une taverne de Galata, à la beauté fameuse, le second s'appelait Takis, un garçon aux yeux bleus qui travaillait chez Panatis, tavernier à Beyoğlu. Il leur avait même dédié une chanson, qui circulait de bouche en bouche. En ce soir funeste, il buvait à Galata, quand le désir de Takis le fit monter à Beyoğlu.

Il marchait en chantonnant, éméché et joyeux, dans une fraîcheur printanière qui vivifiait l'âme sans refroidir le corps.

Arrivé devant le lycée de Galatasaray, il rencontra une foule agitée. Par curiosité, il se mêla aux badauds. Un colosse se tenait au milieu de la foule massée en cercle. Il était ivre. Il hurlait, vociférait, provoquait les gens. Les policiers, à distance, se contentaient d'implorer : "Arrêtez, Mustafa Bey, arrêtez !"

Arif Bey reconnut tout de suite l'homme. C'était le célèbre Mustafa le Mat, l'un des gros bras de la garde albanaise du sultan. Il insultait les policiers avec une agressivité pleine de morgue, convaincu que ses relations au Palais le rendaient intouchable.

Arif Bey aurait pu continuer sa route ; rien ne le concernait dans cette affaire. Mais il resta. L'âme boursouflée par sa propre légende, il considérait comme une offense personnelle le fait qu'un autre caïd se permît de terroriser la foule en sa présence. Une rage incontrôlable, la soif de montrer qui il était, l'envie de rabattre son caquet au vaniteux Albanais, le désir d'être le héros d'une nouvelle aventure impérissable, tout cela se mêlait en lui, pour se transformer en une excitation aveugle et noire.

Son cerveau était embrumé, son regard figé, son instinct de fauve aiguisé.

Il traversa lentement la foule, sans rien laisser paraître de ses émotions, jusqu'à se planter devant Mustafa le Mat, empoigna le colosse par le col, et s'écriant "Je vais t'apprendre la politesse moi !", lui décocha une gifle. Le Mat s'écroula au sol. Après quoi Arif Bey, traînant ce corps énorme comme un vulgaire paquet, le déposa devant la porte du commissariat. "Coffrez-moi ce malpoli", déclara-t-il avant de reprendre son chemin comme si de rien n'était.

Dans la capitale à la vie repliée, immobile et craintive, le bruit de la gifle envoyée à un homme de main du sultan eut un écho rapide et prolongé. Une heure plus tard, tous les cafés, tavernes, casinos, maisons closes, et surtout les couloirs du Palais ne parlaient que de l'événement : "Arif Bey a assommé le Mat d'une seule gifle."

Les Tcherkesses racontaient partout, avec une délectation pleine de moquerie, et sans jamais s'en lasser, comment Arif Bey avait cloué par terre le "grand homme". Les Albanais, quant à eux, prenant l'affront comme une offense à tout leur peuple, répétaient avec une rancœur bouillant de rage vengeresse : "Depuis quand cet Arif ose toucher à Mustafa Bey… Il a profité de ce que le Mat était ivre, sans quoi… Mustafa Bey l'aurait découpé en morceaux…"

Bien qu'Arif Bey n'en eût pas dit un mot à ses frères, ils surent bientôt toute l'affaire. Ce n'était pas une rixe ordinaire. Arif, leur aîné, avait humilié un caïd très dangereux, un homme qui avait ses entrées au Palais, un homme que l'idée de défier ne viendrait jamais à personne.

Ils regardaient le monde, la vie et les hommes de haut, comme des aiglons aux ailes gonflées par les vents de l'honneur et de la gloire : tout, êtres et choses, leur paraissait minuscule, insignifiant. Ils planaient à de telles hauteurs que plus rien ou presque ne les rattachait encore au monde des hommes. L'orgueil empoisonnait incurablement leurs jeunes âmes.

Ils ne perçurent donc pas le changement menaçant qui venait de s'opérer dans leur vie. Tout leur semblait un jeu fait pour stimuler leur plaisir.

Si eux n'en avaient pas conscience, on savait autour d'eux que gifler un homme comme le Mat n'était pas un événement anodin, et qu'il aurait des conséquences.

Deux mois passèrent. Deux mois paisibles. Deux mois de silence, pleins d'orgueil et de joie.

Par une belle soirée, Arif Bey buvait avec des amis à Galata, dans le jardin de sa taverne préférée. La nuit n'était pas encore tombée, les réverbères brûlaient déjà. On respirait la mer et le gazon. Arif Bey était d'humeur joyeuse. Il ne se vantait pas, ne disait rien mais, tel un dieu se baignant dans la fontaine de jouvence de son propre mythe, il se croyait intouchable. Cette croyance le rendait vulnérable. La veille, pour s'amuser avec ses frères, il avait rempli ses cartouches de poudre, et la poudre manquait, mais il n'y avait pas prêté attention. Il ne voyait pas la mort s'approcher. L'orgueil endormait son instinct.

Mustafa le Mat et deux comparses entrèrent dans le jardin. Ils s'assirent à une table un peu éloignée de celle d'Arif Bey. Plus personne ne parlait. Le silence, un silence effrayant, lourd de menaces, tomba si soudainement qu'il résonna plutôt comme une violente explosion. La plupart des clients s'empressèrent

de payer leur addition et de filer sans dire un mot. Très peu osèrent rester dans ce silence annonciateur de mort.

— Allons-y, Arif Bey, nous avons assez bu, lui dit l'un de ses amis.

Pour certains hommes, à certains moments, certaines choses sont impossibles. Ainsi pour Arif Bey, en cet instant, se lever et partir. S'il se levait et partait, il savait qu'il passerait ensuite le restant de ses jours à entendre "Arif a fui devant le Mat", que ce serait trahir tout son passé et couvrir de honte lui-même, sa famille, tous les Tcherkesses.

Il avait vingt-huit ans, et vécu toute sa vie en héritier âpre et brutal d'une noble tradition, solidement enracinée, d'où il tirait son courage et sa dignité. Ce passé, qui était son seul bien, sa seule fierté, avait plus de valeur que la vie. Chaque seconde de son existence avait été conçue pour l'empêcher de quitter ce jardin ce soir-là. Il ne le pouvait donc, et d'ailleurs ne le voulait pas. Il était dévoré par l'impatience, la fièvre de l'action, ce désir de tuer que ressentent au champ de bataille, juste avant la mêlée, les guerriers qui ont déjà connu l'épreuve de la mort. Il allait tuer le Mat. Il lui ferait payer l'audace d'être venu dans sa taverne.

— Quoi, assez bu ? Nous commençons à peine.

Il ouvrit discrètement la sangle de son étui et fit glisser son pistolet de façon à pouvoir dégainer rapidement. Puis il appela à haute voix.

— Manolakis ! Apporte une autre bouteille de raki !

Le garçon n'eut pas le temps de répondre qu'on entendit la voix de Mustafa le Mat :

— Pourquoi toujours Manolakis, Arif Bey, viens donc plutôt mouiller tes lèvres à notre goulot…

L'allusion était claire. Les pistolets jaillirent à la même seconde. Arif Bey fut plus rapide. Il toucha le Mat au niveau du cœur mais, la cartouche manquant de poudre, la balle perdit en puissance et resta fichée dans la tabatière que Mustafa Bey portait dans sa poche de poitrine.

Celle du Mat déchiqueta le poumon d'Arif Bey.

Un bruit réveilla Ziya en pleine nuit. Quand il vit par la fenêtre les gens et les torches dans le jardin, un pressentiment animal, inné chez ce genre d'hommes, lui fit comprendre que quelque chose n'allait pas. Il descendit en courant. Hakkî pleurait, effondré, dans les escaliers.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Le Mat a tiré sur Arif, notre frère est mort.

Alors Ziya, avec un sang-froid mortel, d'une voix qui s'aiguisait au passage des dents, posa la question qui allait décider de toute son existence :

— Et le Mat ?

— Il n'a rien… Ils l'ont arrêté.

II

La mort, suivant son surgissement, peut parfois transformer la vie plus profondément que ne le ferait la vie elle-même. La mort d'Arif Bey fut de celles-là. Elle ne se fondait pas dans le tissu élastique et mobile de la vie, comme part intégrante de celle-ci, mais la déchirait, laissant derrière elle une cassure profonde, une plaie béante. Pour Hakkî et Ziya, les jours passaient dans l'ébranlement de cette cassure, dans la douleur aiguë de cette plaie qui semblait ne jamais devoir se refermer. Leurs ailes étaient brisées, ils étaient retombés parmi ces hommes qu'ils méprisaient. C'était comme une humiliation.

La plaie, pensaient-ils, eux comme leurs proches, ne se refermerait pas toute seule, il fallait faire quelque chose.

L'assassinat d'un célèbre voyou tcherkesse par un caïd albanais rattaché au Palais avait des conséquences bien plus vastes et graves qu'un crime ordinaire. L'hostilité entre les clans grandissait à vue d'œil, atteignant un niveau de tension politiquement inquiétant. Le sultan craignait des affrontements armés entre Tcherkesses et Albanais, une guerre entre pachas par bandes interposées qui ensanglanterait

les rues d'Istanbul. Partout ou presque, on ne parlait que de cela. Quand les Albanais se réjouissaient au cri de "On voit ce que c'est quand Mustafa Bey n'est pas ivre", les Tcherkesses, enragés comme si on les avait agressés collectivement, rétorquaient : "Le Mat peut remercier sa tabatière." Mais l'opinion commune était que Hakkî passerait bientôt à l'action ; on attendait qu'il descende le Mat, certains le craignant, les autres l'espérant. Cette attente devenait pour Hakkî un fardeau, un nœud invisible mais puissant qui se refermait autour de son cou, le condamnant à tuer.

Le temps passait, Mustafa Bey allait et venait aux audiences du tribunal, où les miliciens albanais paradaient en nombre, et Hakkî ne se montrait pas. Il errait chez lui l'âme en peine, buvait, grommelait, incapable de se décider. Une sorte de léthargie embrumait son cerveau, où les rumeurs de l'attente résonnaient de plus belle, sans qu'il pût cependant se résoudre à agir.

Les faits l'avaient conduit au seuil d'une décision mortelle, et il n'arrivait pas à ouvrir la porte, il ne réussissait pas à choisir entre l'honneur et la vie. Il avait beau savoir qu'on doit sacrifier sa vie à son honneur, il ne se sentait pas prêt. Il avait beau être convaincu qu'on ne peut vivre dans le déshonneur, qu'il faut défendre son honneur et celui de sa famille, cette conviction-là ne suffisait pas à abattre la passion de vivre dans laquelle il était comme emmuré. Il aimait vivre. La colère, la douleur, l'honneur, tout se vidait de sa force devant l'attraction supérieure et les promesses de la vie.

Il avait honte, certes, mais même cette honte, en regard du sombre présage de la mort, était

impuissante à le décider. Il était pris au piège et ne s'en sortait pas. Il se tordait de désespoir, espérant un miracle qui dénouerait toute l'affaire d'un coup. Et tandis qu'il se débattait avec ses peurs, le bruit qu'il avait peur commençait à se répandre. La honte, s'amplifiant vague après vague, ne touchait plus seulement Hakkî, mais désormais sa famille, tous les Tcherkesses.

Le ministre de l'Intérieur, ayant reçu du sultan l'ordre de "résoudre le problème avant qu'il ne dégénère", fit convoquer Hakkî par l'intermédiaire de ses agents. Il l'invita à s'asseoir et lui offrit du café.

— Hakkî, mon fils, lui déclara-t-il d'une voix paternelle, la mort de ton frère aîné m'a beaucoup attristé. Mais il faut laisser les morts avec les morts. Rien ne nous ramènera Arif Bey. Et se venger, faire couler le sang, cela n'est pas digne de toi. Du reste, tu y laisserais ta vie. Tiens-toi à l'écart de ces choses-là.

Puis il lui offrit la solution qui permettrait au miracle espéré de se réaliser :

— Le jour du procès, je t'enverrai en province à Düzce avec une escorte, tu y resteras un temps. Tu reviendras quand le verdict aura été rendu… Pour ta tranquillité et pour la mienne… Qu'en dis-tu ?

— Comme vous l'ordonnerez, Excellence, répondit Hakkî.

La solution était trouvée, le miracle s'était réalisé.

Ziya, de son côté, attendait impatiemment que Hakkî passe à l'action, et le silence de son frère ne faisait qu'accroître son impatience, sa colère, sa honte. Sa soif de vengeance, sa rage de défendre son honneur étaient si grandes qu'elles semblaient reléguer dans l'ombre le chagrin d'avoir perdu son

frère. Il avait seize ans, on avait tué l'aîné qu'il croyait intouchable, son honneur était meurtri, il était humilié. Tant que le Mat serait en vie, il subirait le déshonneur. L'idée même lui était insupportable.

Si un membre de la fratrie devait mourir pour sauver leur honneur, celui de sa famille et des Tcherkesses, alors ce frère devait mourir. "Qu'importe la mort, songeait-il avec une brutalité qu'aucun doute n'entamait, pourquoi avoir peur ? Un homme d'honneur peut-il craindre la mort ?" Arif non plus n'avait pas eu peur de la mort, alors pourquoi Hakkî la redoutait-il, c'est ce qu'il ne comprenait pas.

La mort d'Arif Bey avait ébranlé son monde intérieur, un monde bâti sur des croyances élémentaires mais solides, bouleversant jusqu'à la vie même, élargissant sa douleur aux proportions d'une plaie béante. Il fallait soigner cela, atténuer la douleur, refermer la plaie. Aussi, il entendait les bruits qui couraient sur Hakkî ; ils lui rendaient l'existence encore plus insupportable.

S'il se moquait de la vie et de la mort, l'opinion des autres en revanche lui importait. Son honneur se mesurait aussi à ce qu'ils pensaient, c'étaient eux qui disaient la valeur d'une vie, eux qui fixaient les dimensions de son orgueil. Celui-ci était assujetti à l'avis d'autrui, et partant lui échappait, mais de cela il n'avait pas encore conscience. Pour l'heure, il étouffait de honte et de rage.

Un soir, une semaine avant l'ultime séance du procès, il rejoignit son frère Hakkî au jardin. Le ciel était couvert de nuages, une averse d'été se préparait.

— Frère, si tu as peur, je m'en chargerai moi, dit Ziya.